NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

67 Nº 4 1940

Tactique missionnaire ou théologie de l'apostolat ?

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 385 - 396

https://www.nrt.be/es/articulos/tactique-missionnaire-ou-theologie-de-l-apostolat-2942

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

TACTIQUE MISSIONNAIRE OU THÉOLOGIE DE L'APOSTOLAT ?

Nos lecteurs ont eu sous les yeux (1) le texte d'une Instruction de la Propagande sur la prudence à garder en traitant des choses missionnaires (2). On y recommandait instamment d'éviter dans les écrits ou les conférences publiques toutes les appréciations blessantes, tous les jugements âpres ou dédaigneux portant sur les peuples à évangéliser. On allait même plus loin. On signalait le danger, souvent peu aperçu chez nous, de classer sous les mêmes rubriques, comme païens à convertir, des peuples de haute civilisation et des primitifs. Le Délégué apostolique du Japon, Mgr Paul Marella, n'a-t-il pas recommandé tout récemment encore de ne pas appliquer aux Japonais l'épithète de païens (3) ? Quel que soit le sens théologique du mot (et il est loin d'être clair), aujourd'hui, dans toutes les langues du monde, il est associé à une idée de sauvagerie, et il passe pour une injure.

Ce n'est là qu'un exemple, une application particulière ; mais la question est de portée beaucoup plus générale ; et, même en dehors des champs de missions, son actualité n'est guère niable. Elle a d'ailleurs une histoire et une théologie. Nous voudrions brièvement commenter ces deux points.

On composerait un bien étrange florilège, si on réunissait en gerbe toutes les appréciations péjoratives émises depuis un peu plus de cent ans, par les missionnaires européens, sur les peuples à évangéliser. Il serait extraordinairement facile aujourd'hui de se servir de tout ce dossier pour condamner les missionnaires du XIX^e^ siècle. Ce serait très facile et très

(1) *N.R.Th.*, mars 1940, p. 330-331. (2) *A.A.S.*, XXXI, 1939, p. 269.
(3) *Visions d'espoir*, 1938, p. 39-40.

injuste. Nous le montrerons. Il serait bien tentant de recouvrir d'un lourd linceul de silence tous ces jugements défavorables portés par nos missionnaires sur la Chine, l'Inde, le Japon ou les Noirs. Mais l'amnésie volontaire n'est pas une attitude très franche ; et le papier imprimé est aussi indestructible que le chiendent. D'ailleurs nos missionnaires méritent mieux que ce manteau de Noé, qui serait comme l'aveu d'une honte. Ce qu'ils ont écrit et publié existe au grand jour. On étudie toute cette littérature dans des thèses d'université (4). Elle a d'ailleurs fait un certain bruit dans le monde. Affecter de n'en avoir rien entendu, comme s'il s'agissait d'une incongruité d'enfant ou de vieillard, est une méthode elle-même assez puérile ou sénile.

Ce n'est donc pas pour le stupide plaisir de déterrer de vieux textes embarrassants que nous alignons ici quelques témoignages assez typiques ; encore moins pour en faire reproche à leurs auteurs ; mais uniquement pour montrer tout à la fois combien les directives de la Propagande sont justifiées et comment s'explique chez beaucoup de nos missionnaires du XIX^{e} siècle leur sévérité d'appréciation pour les peuples qu'ils évangélisaient.

Ouvrons par exemple le *Dictionnaire des Missions catholiques* (1864). Sous la rubrique : Chine, on y reproduit des extraits de lettres écrites aux Conseils centraux de la Propagation de la Foi. Il s'agit donc de gens très zélés informant des laïcs eux-mêmes brûlant de zèle missionnaire. « Qu'est-ce que la Chine, sinon une immense caverne de voleurs, un vaste foyer de désordres... La Chine paraît belle de loin, mais qu'elle est repoussante de près... Peuple qui a constamment méconnu le vrai Dieu... les Chinois sont arrivés aux dernières limites de ce que peut un cœur, qui cherche à satisfaire tous ses mauvais penchants... La famille chez les païens est un enfer anticipé... ; pour les enfants, insulter leurs parents et les battre, rien n'est plus commun. Après cela, mon cher, dites-moi, où est la fameuse civilisation chinoise ? » (5).

Ces déclarations, qui nous choquent si vivement aujourd'hui, n'étaient pas isolées, et, répétons-le, à l'époque où on les

(4) Cfr Mary G. Mason, *Western Concepts of China and the Chinese, 1840-1876*. Durham N.C., 1940, 282 p.
(5) T. II, col. 381. Ce dictionnaire a été édité par Migne.

publiait elles semblaient fort édifiantes. Les *Études sur le christianisme en Extrême-Orient,* du P. Aubry, et les volumes de sa *Correspondance* forment une mine presque inépuisable d'appréciations injurieuses pour la Chine. « O misérable nature chinoise ! Que fera-t-on jamais de ce triste peuple, avec cette petitesse d'esprit, cet égoïsme de cœur, cet orgueil bête, cette susceptibilité ridicule, et cette grossièreté de sentiments ! Faiblesse d'esprit, absence de cœur et d'élévation, supplément de péché originel, que possède le Chinois, vu son infériorité *sub omni respectu* ! » (6).

Ce n'est pas là une simple boutade. Le P. Aubry, qui était un missionnaire très dévoué du Kouy-Tchéou, et que son évêque, Mgr Lions, avait désigné comme son futur coadjuteur, met dans ses diatribes une conviction passionnée. « La civilisation chinoise, à peu près à tous les points de vue, est une monstruosité non seulement anti-chrétienne mais *anti-humaine.* La religion ou les religions des Chinois sont monstrueuses, absurdes, les plus ridicules du monde... Les arts sont inconnus ; ils n'ont jamais existé... Les règles de l'art : nulles ; expression : nulle ; esthétique : nulle ; musique satanique ; pas l'idée du beau ; architecture grotesque, monuments actuels identiques à ceux qui datent de mille ans ; littérature niaise, puérile ; pas d'idées, pas de sentiments ; des phrases toutes faites, banales à faire vomir ; philosophie nulle ; des proverbes vulgaires, voilà tout ; une langue sans syntaxe, sans philosophie, sans charme, toute de mémoire... ; pas une science, ni exacte, ni naturelle ; ...riches méprisants pour les pauvres, impérieux, cruels, vicieux ; pauvres, abjects et bas... le cœur humain abruti, éteint. L'amitié n'existe pas ; l'amour conjugal n'existe pas ; des passions seulement... ; pas de reconnaissance... ; les enfants vicieux ou viciés dès le berceau... » (7).

« Triste, triste peuple ! Il lui manque l'Evangile ; et quand il l'aura, ce sera encore un triste peuple. Il lui manquera toujours ces dons exquis que Dieu a faits aux peuples d'Europe » (8).

« Nos chrétiens... sont tous, sans exception, des âmes vulgaires. Le Chinois n'est pas capable d'élévation... » (9).

« Si on ne se retenait, on tomberait dans la plus noire misanthropie. Oh ! que le péché originel a donc fait la nature

(6) *Dict. cit.*, p. 382. (7) *Les Chinois chez eux*, p. 131 suiv. (8) *Ibid.*, p. 221. (9) *Ibid.*, p. 123.

humaine vile et misérable, surtout en Chine. L'homme de l'Extrême-Orient, c'est l'*homme-ventre ;* encore s'il avait conscience de sa bassesse ; non, c'est l'*homme-ventre-pédant.* Ce n'est pas l'humanité qu'on trouve chez lui, c'est la singerie » (10).

On a presque peur de continuer ces citations. On craint de leur donner de la virulence en les remuant. Et cependant, jusqu'en 1911, dans un énorme volume sur la *Méthode de l'apostolat moderne en Chine,* elles sont reproduites, approuvées, amplifiées, encadrées. Il s'agit là d'un in-quarto de plus de 900 pages, imprimé à Hong-Kong, muni de toutes les approbations ecclésiastiques et de l'*imprimatur* et qui donc paraissait bien édifiant. L'éditeur le recommandait chaudement à tous les missionnaires d'Extrême-Orient. Il « comblait une lacune » et rendrait « de grands services à l'œuvre si divine de la conversion » de cette partie du monde. Or toute la première moitié de l'ouvrage est une diatribe forcenée contre la Chine et les Chinois ; et le thème revient perpétuellement à la surface, même dans la seconde partie. Systématiquement, comme dans la 2^a 2^{ae} de saint Thomas, les vices du peuple chinois sont analysés. « Le Chinois, étant par nature inférieur à l'Européen, sera toujours inférieur comme chrétien » (p. 796). Et citant le P. Aubry, l'auteur n'hésite pas à écrire : « J'ajoute que, soit pour le fond de la nature, soit par suite d'un abrutissement social et moral que lui a fait subir le paganisme, et dans lequel il a été élevé, le Chinois, même chrétien, n'est pas affectueux, pas reconnaissant, pas sympathique. C'est pourquoi tous les missionnaires sont d'accord pour dire : « Jamais nous n'avons eu, jamais aucun de nous n'aura une amitié en Chine. Nous aimerons les Chinois pour l'amour de Dieu, à cause de leurs âmes ; nous leur serons dévoués par principe surnaturel : une amitié, impossible ! » (p. 800).

L'affirmation est absolue. L'auteur la pousse jusqu'à ses dernières conséquences, et, sans se soucier de la théologie, il assure que « le Chinois ne reçoit qu'une mesure moins abondante de grâces, soit pour se convertir, soit pour se christianiser parfaitement, parce que sa capacité est inférieure » (p. 801).

Le clergé indigène ne trouve pas grâce devant ces réquisitoires implacables. Il est rempli « d'un orgueil profond, vice propre à toutes les classes influentes de la société chinoise »

(10) A. Aubry, *Jean-Baptiste Aubry,* Lille, p. 325.

et « nous devons exiger de ces prêtres que, si, vu l'infériorité de leur nature chinoise, ils ne sont pas capables d'opérer des merveilles dans l'apostolat, ils aient au moins l'humilité et le bon esprit d'accomplir strictement et convenablement le petit ministère qui leur revient » (p. 589).

La perspective d'une Eglise chinoise, administrée par des Chinois, c'est-à-dire en un mot l'épiscopat indigène remplit d'épouvante notre auteur. On verrait alors « un christianisme ravalé et mêlé de rites superstitieux ; véritable salmigondis religieux, accommodé à toutes les sauces « à la chinoise » ; une église orgueilleuse, indisciplinée, vénale, simoniaque... une masse chaotique, européanophobe et peu à peu romanophobe, schismatique et hérétique... » (p. 587).

La conclusion s'impose d'ailleurs, puisque « égoïste, matérialisé, sans idéal religieux, sans idée de vie future, sans foi... sans conscience et sans remords, le Chinois ne connaît que deux motifs déterminants : son bien-être physique, et le souci de la *face* » (p. 195).

La famille chinoise, « nous l'avons caractérisée en disant que toute l'éducation domestique s'y résume en deux mots : *corrumpi et corrumpere* » (p. 257). « Les physionomies chinoises sont parfaitement hypocrites » (p. 299). La conscience ? « parfaitement et complètement oblitérée chez les Chinois » (p. 196). Les maîtres d'école ? « êtres bouffis d'orgueil, comme tous les lettrés, puant la morgue et la suffisance,... dans leur condition de lettrillons » (p. 238). Les mandarins ? Ici on nous cite le P. Wieger. « Que dirais-je donc du mandarin de tous les temps ? Cravaché, il se couche ; caressé, il lèche ; sans affection et sans rancune, sans plus d'honneur que de conscience » (p. 246). Le peuple ? On catalogue toutes les tares pour conclure : « L'affaiblissement des puissances intellectuelles, morales et physiques, que nous venons d'étudier dans le pays chinois, ne nous persuade-t-il pas que nous nous trouvons en Chine en présence d'*une nature évidemment inférieure ?* Qui le contestera ? » (p. 366).

Tout le monde le conteste, et avec infiniment de raison. Les institutions chinoises ont fait l'admiration des missionnaires du XVII[e] et du XVIII[e] siècles. L'art chinois, qu'il s'agisse de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de l'orfèvrerie, de la broderie, de l'ameublement n'a peut-être été dépassé nulle part. Des musées entiers lui ont été consacrés,

et les études des spécialistes européens, qui se sont passionnés pour lui, forment déjà une très grosse bibliothèque. C'est la Chine qui a enseigné tous les arts au Japon. La littérature chinoise est infiniment variée, et dans les seize volumes des « *Mémoires de la Chine* » les missionnaires du XVIII[e] siècle lui ont rendu un éclatant témoignage.

Les qualités foncières du peuple chinois sont de premier ordre. Comme agriculteur tenace, il a réussi depuis des siècles ; aucune calamité ne le décourage. L'honnêteté du commerçant chinois est proverbiale. Il est peut-être le seul au monde auquel les grosses banques avancent des fonds sans exiger de reçu. Son habileté en affaires en fait partout un concurrent redoutable.

Il est, sans doute, inutile de pousser plus loin des citations ; mais on se tromperait en pensant que le missionnaire auteur de toutes ces lignes, et qui avait donné toute sa vie à la Chine, voulait la dénigrer. Pas du tout. Ce n'est pas la haine, c'est le zèle qui le fait parler. « Loin d'être découragé par ces affligeantes vérités, (le zèle) s'enflammera de plus en plus à la vue de l'affreuse misère où sont plongées tant d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ » (p. 376). « Plus un homme est vicieux, plus il a besoin, pour changer, d'être secouru » (p. 377).

Notre but n'est pas de dresser un inventaire, mais de cueillir un exemple. Nous l'avons choisi à dessein très haut en couleur. On ne peut pas ici parler de la fougue oratoire ni des pieuses exagérations. Tout est médité, réfléchi, systématisé. Et c'est ce qui rend le cas intéressant et permet d'y voir plus clair. C'est plus qu'un cas, d'ailleurs ; c'est une thèse.

On pourrait ramasser, dans la littérature missionnaire, des jugements très durs sur l'Inde ; très dédaigneux sur le Japon ; très méprisants sur les Israélites ; épouvantables sur les noirs ; mais, pour illustrer la question qui nous occupe, il n'est pas du tout nécessaire de les reproduire ici. Le cas de la Chine peut suffire. Les mêmes conclusions vaudront pour les autres.

Plus personne aujourd'hui ne contestera que des appréciations aussi injurieuses, venant de missionnaires ou d'amis des missions, et tombant sous les yeux des Chinois, ne soient extrêmement dommageables. En effet pour amener des hommes à se mettre d'accord avec ce que nous voulons obtenir d'eux, il n'y a que deux moyens : la contrainte imposée ou le

consentement obtenu. Quand il s'agit de conversions, la contrainte est évidemment exclue ; et pour obtenir un consentement spontané et cordial il faut d'abord déterminer un mouvement de sympathie, un désir, une « tentation de croire » ; toutes choses qui réclament une atmosphère d'estime mutuelle et de véritable amitié.

De plus, il est bon de se rendre compte qu'à l'heure actuelle, avec la diffusion de la presse et l'interpénétration de tous les milieux, tout ce qui s'imprime circule dans le monde entier, et que les Orientaux sont fort vite et fort bien au courant des appréciations qu'on émet en Europe sur leur compte. Un mauvais calembour, paru dans un journal français, sur le Schah de Perse a, récemment encore, entraîné l'abstention de l'Iran à l'Exposition de Paris et même une rupture des relations diplomatiques. Le rédacteur ne prévoyait certainement pas les répercussions de sa plaisanterie. Dans un journal de Madras, nous avons découvert une caricature extraite d'une petite feuille locale de... Charleroi. Miss Mayo est une américaine. Son livre sur *Mother India* a été considéré comme un affront sanglant par tous les Indiens, même par la masse des illettrés. Une phrase dédaigneuse sur le bouddhisme s'en va alimenter la campagne anti-chrétienne à Ceylan. Il n'y a plus aujourd'hui dans le monde qu'une seule grande salle où tout ce qui est dit est entendu par tous. Jadis le P. Couplet recommandait l'introduction d'une liturgie chinoise. On avait même traduit du latin le Missel, et la Somme de saint Thomas. Un des motifs mis en avant par ce missionnaire, extrêmement sinophile d'ailleurs, était que, ne connaissant pas le latin, le clergé chinois ne serait pas scandalisé par les livres de controverse et la littérature protestante et ne saurait rien des dissensions de la chrétienté. Même au XVII[e] siècle, c'était une illusion. Aujourd'hui ce serait un non-sens.

Mais il y a plus qu'une erreur de tactique dans cette méthode qui, pour réduire l'orgueil, vrai ou supposé, d'un peuple, s'acharne à l'humilier. Il y a une erreur psychologique et une erreur théologique ou missiologique.

Erreur psychologique d'abord. On n'arrivera jamais à rendre les gens humbles en leur infligeant des humiliations, mais en les leur faisant accepter. S'il suffisait, pour supprimer l'orgueil, de traiter le prochain sans aucun égard et de l'abreu-

ver d'humiliations, le meilleur des pères spirituels serait un palefrenier sans manières, et on ne voit pas comment la conduite des âmes exigerait tant de tact, de doigté, de discrétion et de doctrine. L'humilité naît à l'intérieur, comme toutes les vertus. Elle suppose un germe, qu'il faut identifier et cultiver patiemment ; et les méthodes impérieuses, au lieu de le favoriser, le tuent.

Erreur théologique aussi. Une petite explication n'est peut-être pas hors de propos. Pendant tout le XIX[e] siècle on a répété que le but propre, ou même exclusif, de la mission était de sauver des âmes. Il est bien sûr que la mission y travaille ; mais elle n'est pas seule à le faire. Ici, dans nos pays de chrétienté, cette besogne est tout aussi capitale. Et dès qu'on présente la mission comme une simple entreprise de salut des âmes, on la place en antagonisme avec toutes les œuvres métropolitaines : avec la paroisse et le diocèse de chez nous. Elle apparaît comme une concurrente, qui s'en va dériver, vers des pays lointains, les ressources qui trouveraient à s'employer *à la même tâche* dans nos patries. Qui de nous n'a entendu cette objection spécieuse : « La Chine ? La Chine est dans ma paroisse. J'ai, moi aussi, mes païens et mes sauvages. Quand nous les aurons convertis, il sera temps d'exporter le surplus de nos énergies et de nos finances vers l'Extrême-Orient ».

Pour parer cet argument stratégique, tout spontanément, les missionnaires et leurs amis ont opposé que la misère matérielle et morale des païens de là-bas était plus criante, plus hideuse que celle des païens de chez nous. C'est au nom de cette « dégradation » qu'on a sollicité un tour de faveur ; un peu comme on fait passer d'abord le médecin chez les malades les plus gravement atteints. Il *fallait* que le noir fût cannibale et esclavagiste ; que les bébés chinois fussent jetés « aux pourceaux » ; que la femme japonaise fût une bête de somme ; et que le monde païen ressemblât à une horreur. Dans la mesure où on lui concédait des qualités, il paraissait qu'on diminuât la nécessité urgente de lui porter secours. Et c'est un zèle trop réel, une passion très sincère de dévouement, et, malgré le paradoxe, un amour très profond qui ont dicté tant de pages sinistres et tant de descriptions d'épouvante.

Nos chrétiens d'Europe les accueillirent aisément. La théo-

logie du traditionnalisme n'avait-elle pas affirmé qu'en dehors de la foi il n'y avait pour la raison que honteux égarements ? et que, sans la révélation, l'homme ne pouvait être qu'immoral ?

Le P. Aubry lui-même nous confie, qu'avant même d'avoir vu les Chinois, il savait *a priori* que la Chine n'était que corruption, *puisqu'*elle n'avait pas la foi et ne croyait pas à la révélation ? C'est ce présupposé doctrinal qui donne à ses diatribes le caractère intransigeant, absolu, d'un canon de Concile. Il prétend bien défendre l'honneur de l'Eglise en montrant qu'en dehors d'elle il n'y a rien d'estimable.

Et cependant, si la doctrine chrétienne maintient et maintiendra toujours que seule l'Eglise donne le salut, elle n'a jamais nié qu'en dehors de l'Eglise il y ait des acheminements providentiels vers cet unique hâvre de rédemption. Ceux qui s'acheminent vers l'Eglise n'y sont pas encore ; mais leur effort est infiniment louable. Il n'y a qu'à l'empêcher de dévier ou de s'arrêter trop tôt.

Le but de la mission est d'établir l'Eglise visible dans les pays et les groupes ethniques où elle ne l'est pas encore. Cette besogne ne peut plus se faire chez nous, dans nos terres de chrétienté, pas plus qu'on ne peut construire une maison déjà construite, ni remplir une coupe pleine. Il n'y a donc pas opposition, antagonisme, entre la besogne des missions et la tâche de l'Eglise dans les pays chrétiens : pas plus qu'il n'y en a, chez un enfant, entre sa croissance et le maintien de sa santé.

Or, précisément *parce que* l'Eglise est l'unique nécessaire et parce que ce qui ne conflue pas au Bercail n'aboutit nulle part, la Providence de Dieu a tout disposé vers ce seul terme. Elle a préparé partout les matériaux terrestres qui doivent trouver leur place dans la Jérusalem mystique. Le point de vue du missionnaire, son optique, est donc non celle du médecin qui cherche des malades et ne s'intéresse pas aux gens bien portants, mais celle du bâtisseur, qui devine et discerne le bon bois dans la forêt et la pierre dure aux flancs des montagnes. Plus ces matériaux sont excellents, plus son ardeur constructive s'impatiente. On ne peut pas laisser ces arbres sans emploi, ni ces pierres inutiles. Leurs qualités mêmes appellent les ouvriers. Il faut les associer à la vie des hommes, en faire des colonnes et des portiques et des lambris et des voûtes. Au lieu de dire : ils sont trop abjects pour

qu'on les laisse croupir dans leur paganisme, il faut reprendre, à l'adresse de cette humanité qui n'a pas encore trouvé son Rédempteur, le mot splendide du *Polyeucte,* de Corneille, priant pour Pauline, qui n'est point baptisée :

> Seigneur, de ton amour il faut que je l'obtienne.
> Elle a trop de vertus pour n'être point chrétienne !

Sommes-nous forcés, par la nécessité de la propagande missionnaire, de déclarer que la fidélité des épouses japonaises, ou la pudeur des vierges chinoises, ou la passion de recueillement des bouddhistes, ou le monothéisme farouche des musulmans, ou la longue endurance des Juifs ne sont que des formes d'hypocrisie, ou de faiblesse, ou d'orgueil ? Nullement. Tout cela est très réel et très bon. Ce sont les matériaux de l'Eglise plus grande et plus belle ; c'est déjà le patrimoine du Christ et de son Epouse. Celle-ci y a une sorte de *ius ad rem,* et déprécier tout ce trésor, c'est friser le sacrilège. Le Seigneur n'a pas dit que nous devions changer des renards en agneaux : personne ne pourrait entreprendre de pareilles métamorphoses ; mais qu'il y avait encore beaucoup de *ses* moutons en dehors du bercail, et qu'il s'occupait de les y amener.

La conversion des païens ne signifie pas qu'ils soient dégradés ou méprisables avant ce pas décisif, mais tout simplement qu'ils ne sont pas encore à leur place, préparée par l'Esprit, dans la maison du Père, c'est-à-dire dans l'Eglise visible. Tout le reste est accidentel, et se retrouve même chez les chrétiens, qui se convertissent du péché à la vertu. Pour devenir membre de l'Eglise, il n'est pas du tout nécessaire d'avoir été au préalable un scélérat ; et, contre les outrances des augustiniens et des Baïanistes, l'Eglise a déclaré tranquillement que le péché originel, qui a rendu l'homme coupable, n'en avait nullement fait un monstre. « Dieu n'aurait pas pu créer l'homme dans l'état où il naît aujourd'hui » : c'était la 55e proposition de Baïus, et S. S. Pie V, peu suspect cependant d'indulgence excessive, l'a bel et bien condamnée.

Ni la saine tactique missionnaire, ni les nécessités de la propagande, ni la théologie ne peuvent donc conseiller autre chose, quand nous parlons des peuples à évangéliser, que les attitudes de la plus sincère et de la plus haute courtoisie chrétienne. Ce n'est pas là une petite sagesse opportuniste, un procédé pour se faire bien voir et agréer ; c'est une conduite

dictée par la doctrine elle-même et qui revêt donc un caractère perpétuel d'obligation.

On voit donc toute l'importance des recommandations que la Congrégation de la Propagande vient de renouveler, et comment elles se rattachent aux principes mêmes de toute action missionnaire.

Il nous reste encore à dire un mot de tous ces catholiques pleins de zèle qui ont cru faire œuvre pie en dénigrant le monde païen et en jetant sur ces humanités immenses des condamnations sans appel : Noirs, fils de Cham ; Inde maudite ; Chine corrompue ; Orient lascif ou paresseux, menteur ou ingrat.

Est-ce vraiment leur faute ?

Tout d'abord, si faute il y a, elle est collective. L'Europe du XIX[e] siècle, avec la prospérité inouïe que lui a value la machine à vapeur et le libre-échange, a certainement cru pendant 80 ans qu'elle était la seule humanité supérieure. Il serait souverainement injuste de mettre à part, d'isoler le groupe missionnaire, comme si ces idées avaient été son bien propre. François Lenormand tout comme Rudyard Kipling ; Pierre Loti tout comme Gobineau ; la littérature coloniale ou impérialiste ; l'antiesclavagisme même pourtant si généreux ; tous ont chanté l'antienne. L'Islam au XIX[e] siècle c'était « l'homme malade » de Constantinople, et les progressistes, comme Méhémet Ali, étaient tout juste des européanisants. Macaulay aux Indes rédigeait sa fameuse note, approuvée par Bentinck, et affirmait, de la meilleure foi du monde, contre l'école « orientaliste », que toute la sagesse de l'Inde na valait pas une douzaine de manuels élémentaires, et qu'en une génération l'Inde, éduquée à l'anglaise, l'aurait reniée et oubliée. La Chine, c'était le pauvre empire des derniers souverains mandchous, incapable de se défendre et pris en tutelle par l'Occident. Le Japon, sortant de son isolement séculaire, se précipitait avec fougue sur tout ce qui était européen et jetait à la voirie, Fenollosa l'atteste, les vieilles peintures sans prix de ses maîtres pour les remplacer par des chromos. L'Afrique noire était le continent d'épouvante, dont Livingstone décrivait les horreurs et que Stanley allait achever de peindre à la façon romanesque. Les noirs d'Amérique seront esclaves jusqu'à la guerre de Sécession et on prouvait, par la Bible, que Dieu avait voulu leur dégradation. Les Philippines végétaient sous le gouver-

nement d'une Espagne impotente. De la Corée, de l'Annam, on n'entendait que des récits de cruauté, de persécutions, et de martyres. Aux Indes, les querelles entre goanais catholiques et les évêques envoyés par la Propagande atteignaient un paroxysme inouï : les libelles, et les excommunications, se croisaient au-dessus des têtes... Ce qu'il faut admirer, c'est que, dans une pareille situation, il se soit trouvé des missionnaires pour espérer et pour tenir, et, dans nos métropoles, des dévouements fidèles pour les aider.

Aujourd'hui la situation a changé partout. L'Europe n'est plus très sûre d'elle-même et n'ose plus se donner en modèle. Le Japon est équipé ; la Chine se montre telle qu'elle est : héroïque ; les Philippines se gouvernent elles-mêmes ; l'Iran est restauré ; la Turquie, l'Egypte sont des nationalités rajeunies et fières ; l'Afrique noire, le « continent maudit », fournit à l'Eglise les plus nombreuses moissons qu'elle ait engrangées dans son histoire séculaire ; partout des Universités : aux Indes, au Japon, en Chine, aux Philippines, chez les Noirs d'Amérique. Si nous voulons nous faire écouter et frayer la route au Saint Esprit, il nous faut présenter au monde le vrai visage de notre Mère la Sainte Eglise. L'épiscopat indigène a été, depuis quinze ans, le symbole vivant de la croissance du christianisme en pays de missions. L'Eglise y devient adulte ; et quand on parle à des adultes, il faut oublier beaucoup des mots qu'on adresse impunément à des enfants.

Et si nous voulons entrer nous-mêmes dans les vues de la Congrégation de la Propagande, nous surveillerons notre vocabulaire. Nous ne dirons plus, pour définir une subtilité absurde, que c'est une « chinoiserie » ; nous ne déclarerons pas que le noir est un « grand enfant » ; ni que les bouddhistes passent leur temps à contempler leur nombril (ce qu'ils ne font pas d'ailleurs) ; ni que l'Oriental est tortueux, parce que nous ne prenons pas la peine de le comprendre. Nous ne mettrons pas les défauts mais les qualités au pluriel et, au-dessus de tout ce qui divise les hommes, nous essaierons de retrouver ce qui peut unir, dans une mutuelle estime, la race unique des enfants de Dieu.

Pierre CHARLES, S. I.